

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées                    |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression                               |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents  | <input checked="" type="checkbox"/> Continuous pagination/<br>Pagination continue                                  |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distorsion le long de la marge intérieure  | <input type="checkbox"/> Includes index(es)/<br>Comprend un (des) index  |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear<br>within the text. Whenever possible, these have<br>been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | Title on header taken from: /<br>Le titre de l'en-tête provient:   |
|  | <input type="checkbox"/> Title page of issue/<br>Page de titre de la livraison                                     |
|  | <input type="checkbox"/> Caption of issue/<br>Titre de départ de la livraison                                      |
|  | <input type="checkbox"/> Masthead/<br>Général (périodiques) de la livraison  |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /<br>Commentaires supplémentaires: Le 3 de la page 376 est renversé.  |  |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LA FILLE DE MARGUERITE

TROISIÈME PARTIE.—MME VERDIER.

XVII.

— Ce sera fait.  
 Et — "Nous serons tous les trois dans la grande salle en temps utile... Ne t'occupe pas de nous.  
 — Bien, je file.  
 Et Richard partit en effet pour gagner la rue du Port.  
 Paul, Victor et Zirna le suivirent de près. Le contremaître semblait préoccupé, et l'expression de sa physionomie n'était point trompeuse. Il songeait à la situation terrible du fils de son patron, situation dont il appréciait l'horreur, et il cherchait le moyen d'y remédier.

Nous laisserons nos trois personnages prendre le chemin de l'auberge du « Chapeau-Rouge, » et nous rejoindrons Pascal Lantier, que Victor avait vu franchir le seuil de l'Hôtel de l'Aube.

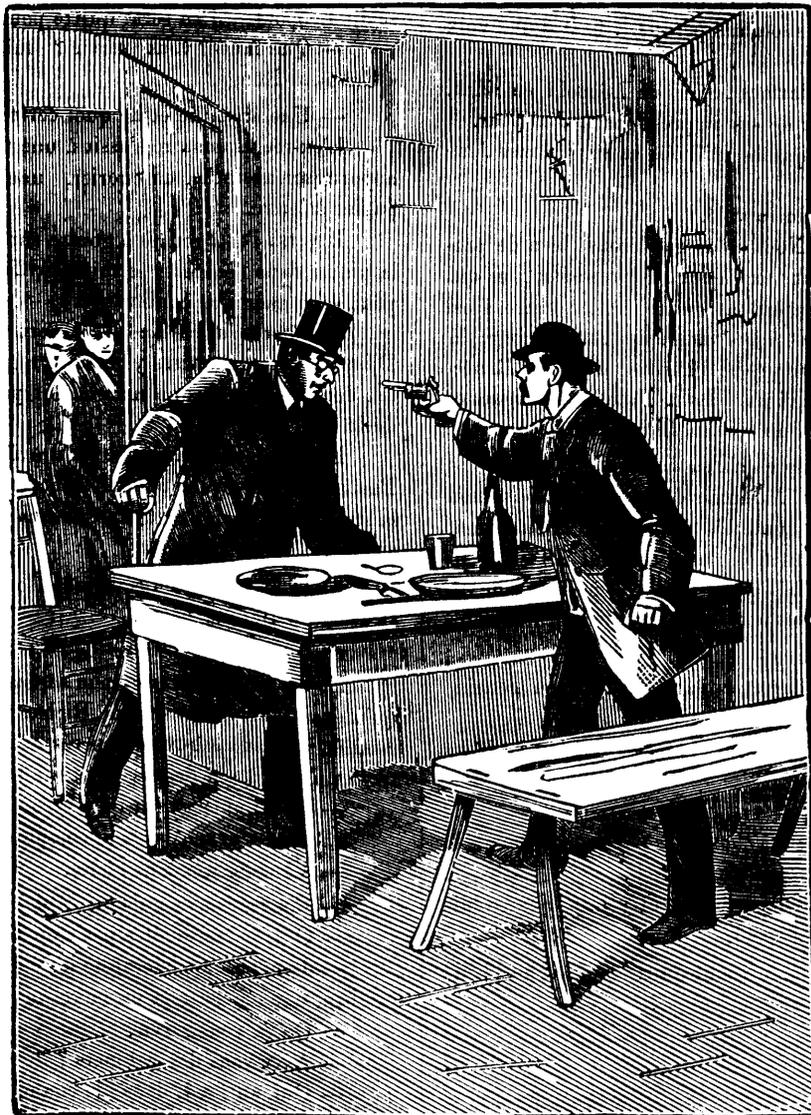
Pascal sortait de « l'Hôtel de la Préfecture » où nous savons déjà qu'il était descendu. Il venait de recevoir, apporté par un commissionnaire, un mot ainsi conçu en style télégraphique :

« Arrivé à Troyes, hôtel de l'Aube. Venir de suite.

« PAUL PÉLISSIER. »

La présence de Léopold à Troyes parut inquiétante à Pascal. Ce fut donc avec une extrême promptitude qu'il se rendit à l'hôtel désigné.

— M. Péliissier ? demanda-t-il à un garçon.  
 — Au deuxième, monsieur... Numéro 8.  
 Pascal gravit l'escalier avec l'agilité d'un jeune homme, et entra dans la chambre occupée par son cousin.



— Un geste, un pas de plus, et je vous brûle la cervelle !

— Ceux que lui a remis l'officier ministériel de la rue des Pyramides : Le reçu des millions et le testament de l'oncle Robert...

Pascal devint livide.

— Elle a ces papiers ? balbutia-t-il d'une voix étranglée.

Celui-ci l'attendait avec la tête et sous le costume du prétendu "Fradin," le locataire du pavillon de Port-Créteil.

Ce travestissement le métamorphosait d'une façon si complète que l'entrepreneur eut quelque peine à le reconnaître.

— Pourquoi es-tu venu ? lui demanda-t-il...

— Parce que j'ai besoin d'argent.

— Je t'en donnerai, mais réponds-moi d'abord...

— Que veux-tu savoir ?

— C'est demain que le notaire de Nogent-sur-Seine doit se présenter au parquet... N'ai-je rien à craindre ?

— Absolument rien, quoique j'aie été obligé de modifier complètement nos plans.

— Renée ?

— Est vivante, mais à cette heure les papiers qu'elle devait présenter au notaire Audouard ne sont plus entre ses mains

— Quels papiers ? fit Pascal dont un frisson effleura la chair.

— Elle les avait... elle ne les a plus...

— Tu m'avais dit que la lettre confiée à Ursule par Robert Vallerand était engloutie dans la Marne.

— Je le croyais quand je te l'ai dit... J'avais tort de le croire.

Léopold raconta à son complice la trouvaille du sac entre les mains de Richard Béralle, le voyage de Jarrelonge à Anvers, et la tentative de meurtre dont Paul avait failli être victime.

— Mon fils ! s'écria Pascal. C'était mon fils que Jarrelonge attaquait !

— Et qui s'est défendu, malheureusement, fit Léopold avec cynisme.

Puis il continua, racontant son aventure de Port-Créteil, le piège où il comptait prendre Renée et où Zirza était venue donner tête baissée à sa place ; il finit en affirmant qu'à midi un homme à sa solde allait lui apporter les papiers que possédait Renée.

L'entrepreneur écoutait, glacé d'effroi.

— Il me semble que nous sommes perdus... fit-il d'une voix tremblante.

— Tu as donc rêvé gendarmes ! répliqua Léopold en riant.

— On n'est point maître de ses impressions... J'ai peur.

— Peur de quoi ? Le reçu des millions va se trouver dans nos mains.

— Renée dira qu'on le lui a volé.

— Que nous importe ? Nous nous garderons bien de produire ce reçu dont il faudrait expliquer la possession, ce qui serait assez difficile, mais il restera introuvable et le notaire, ainsi que je l'affirmais dans le temps, sera obligé de rendre gorge, la loi le forçant à remettre l'héritage à l'héritier direct... Renée n'aura rien pour appuyer ses affirmations... Fille sans parents et sans nom, qui la croirait ? On ne voudra même pas l'écouter...

— Paul est près d'elle et prendra sa défense.

— Ton fils t'accusera-t-il ? Jamais de la vie ! Allons, mon bon, tu déraisonnes... Nous sommes les maîtres de la situation, et pour fermer la bouche à Paul tu n'auras qu'à lui laisser épouser Renée... Aie confiance... laisse-moi faire... Viens ce soir dîner ici avec moi en tête-à-tête et je te montrerai le reçu des millions...

Un peu rassuré par le calme et le sang-froid de son cousin, Pascal respira.

— Tu m'as dit qu'il te fallait de l'argent ? demanda-t-il.

— Oui.

— Combien ?

— Quatre mille francs pour achever de payer mon homme. Ce sera, je crois, des capitaux bien placés...

L'entrepreneur ouvrit son portefeuille et y prit quatre billets de banque qu'il tendit à Léopold.

— Bien, fit ce dernier ; maintenant quitte moi.. voici l'heure de mon rendez-vous...

— A ce soir, alors ?

— Oui.

— Où ?

— Ici.

— A quelle heure ?

— Cinq heures.

— Convenu... je serai exact.

Pascal, de plus en plus inquiet, quoiqu'il s'efforçât de se démontrer que ses inquiétudes n'avaient pas de raison d'être, regagna « l'Hôtel de la Préfecture. »

## XVIII.

Léopold sortit quelques minutes après lui et prit le chemin de la rue du Port. Il atteignit cette rue et entra au « Chapeau-Rouge. »

La salle commune ne renfermait en ce moment qu'un nombre restreint de consommateurs.

L'entrée de Léopold Lantier, vêtu avec un luxe relatif, produisit une impression d'étonnement, les clients habituels s'expliquant mal la présence d'un individu si bien mis dans un pareil bouge.

En franchissant le seuil, le nouveau venu avait jeté un rapide coup d'œil autour de la salle. Il cherchait Richard Béralle et ne le vit pas.

Son regard alors interrogea le cartel suspendu au-dessus du comptoir. Ce cartel n'indiquait que onze heures et demie.

— Le rendez-vous est pour midi... je suis venu trop tôt... se dit Léopold. J'en serai quitte pour attendre.

— Que faut-il vous servir ? lui demanda le patron du « Chapeau-Rouge. »

— Une absinthe et de quoi écrire...

L'ex-réclusionnaire s'assit à une table d'enseignure. On lui apporta son absinthe, un encrier, une plume et une feuille de papier à lettre.

Il versa l'eau goutte à goutte sur l'apéritif, puis il trampa la plume dans l'encre et se mit à griffonner des mots sans suite, pour se donner une contenance.

Placé presque en face de la porte, il voyait entrer et sortir. D'instant en instant ses yeux interrogeaient de nouveau le cartel, dont les aiguilles ne marchaient pas assez vite au gré de son désir.

Le sentiment d'angoisse qu'il avait éprouvé en revenant de Paris et en ne voyant point Richard monter en chemin de fer à la station de Nogent-sur-Seine, revenait plus sérieux et plus persistant.

Enfin les douze coups de midi sonnèrent. La porte s'ouvrit et Richard Béralle parut.

— Enfin ! murmura Léopold.

Et un sourire de triomphe se dessina sur ses lèvres, tandis qu'il examinait curieusement Richard, qui de son côté inspectait la salle, passait les buveurs en revue, le regardait comme les autres et, grâce à son déguisement, ne le reconnaissait pas.

— Que diable va-t-il faire ? se demanda-t-il.

Richard s'avança vers le comptoir.

— Vous désirez ? fit l'hôte.

— Pouvez-vous me donner à déjeuner ?

— Oui, si vous n'êtes pas trop difficile.

— Je m'accommoderai de n'importe quoi, une tranche de jambon, une omelette et un morceau de fromage.

— On va vous servir.

— Avez-vous des cabinets ?

— Oui, au fond, dans le couloir... Prenez le premier... vous y serez très bien, il y a un poêle...

— Bon, j'y vais.

— Quel vin boirez-vous ?

— Une bouteille d'ordinaire.

Le jeune homme traversa la salle, entra dans le couloir et ouvrit la porte du cabinet désigné par le patron, et qui l'avait été précédemment par Victor.

— Il n'est pas encore là... se dit-il en s'asseyant près d'un petit poêle de fonte où brûlait un bon feu de charbon de terre. Midi vient de sonner cependant...

Un garçon vint mettre le couvert et apporta du jambon, du pain et une bouteille de vin.

Richard commença son déjeuner. Il n'avait pas faim. L'émotion lui serrait la gorge et lui étroignait l'estomac. En outre, une sourde colère contre lui-même grondait dans son esprit troublé.

Il ne pouvait oublier la nuit de Nogent-sur-Seine, à « l'Hôtel du Cygne-de-la-Croix » où, comme le dernier, des misérables, il était chez une femme pour la voler. Il se souvenait de son frère, soudainement apparu pour protéger Renée, la fiancée de Paul Lantier.

Grâce au pardon de Victor il sortait de la fange dans laquelle il était tombé, et il se promettait de prendre une terrible revanche à l'endroit de Paul Pélissier.

Richard se versa un doigt de vin qu'il noya dans des flots d'eau, et il but, non sans une grimace expressive, mais il avait juré de ne plus se griser et il voulait tenir parole.

Au moment où il reposait son verre sur la table, la porte du cabinet où il se trouvait s'ouvrit, et Léopold Lantier parut sur le seuil.

Nous savons qu'il était méconnaissable.

Richard regarda le nouveau venu avec quelque surprise et s'apprêtait à lui demander s'il cherchait quelqu'un. Le temps lui manqua pour formuler cette question.

— L'appétit va bien, alors, fit tout à coup Léopold en s'asseyant à la table de l'ouvrier, et les occupations de cette nuit t'ont creusé l'estomac...

En entendant parler Léopold, Richard tressaillit. Il ne reconnaissait pas le visage, mais il reconnaissait la voix.

— Vous ! c'est vous ! dit-il à voix basse, en se maîtrisant pour cacher le sentiment d'horreur qui s'emparait de lui.

— Oui, garçon... J'ai fait un brin de toilette pour me présenter à toi ce matin.

— C'est-à-dire que vous êtes déguisé.

— Non... C'est hier que je l'étais. Mais cela doit t'importer fort peu... Tu es exact au rendez-vous... Je t'en félicite.

— Merci !

— Tout a bien marché ?

— Tout.

Tu as les papiers ?

— Oui.

— Alors nous allons faire l'échange convenu.

— Quel échange ? demanda Richard avec le plus complet sang-froid.

— Comment ! comment, quel échange ? répliqua violemment Léopold en fronçant le sourcil. As-tu perdu la mémoire ? Tu n'es pas ivre ce matin, ce qui d'ailleurs me surprend beaucoup, et tu dois te souvenir de la convention intervenue entre nous...

— Quelle convention ?

— A moi les papiers, et à toi trois beaux billets de mille francs... Je suis prêt à m'exécuter... Chut !

La porte du cabinet venait de s'ouvrir.

Le garçon entra, portant une omelette au lard d'où s'échappait une excellente odeur.

Il posa le plat sur la table et se retira.

Richard pensait :

— Il s'agit de traîner les choses en longueur pour donner à Victor le temps d'arriver.

Puis, tout haut, il ajouta :

— Là, maintenant nous voilà seuls, et nous allons causer à notre aise, cher monsieur... Je ne suis pas ivre, en effet, ainsi que vous venez d'en faire la remarque, et je me souviens parfaitement des choses convenues entre nous.

— Alors, interrompit Léopold, qui commençait à éprouver des mouvements d'impatience, alors, nous n'aurons pas à causer longtemps... Voici l'argent, rends-moi les papiers...

— Tout à l'heure.

— Non, tout de suite... J'ai hâte d'en finir.

— Ça m'est égal, j'ai à vous parler, et je suis têtue comme une mule, je vous en prévient... C'est sérieux, du reste.

— Fais vite alors... répondit Léopold, comprenant qu'il fallait céder et qu'il n'aurait pas le dernier mot.

— Je vais mettre les morceaux doubles... répliqua Richard. Je disais ?... Ah ! c'est cela... Nous sommes convenus que j'entrerais dans la chambre d'une jeune fille que vous aimez et que vous voulez épouser, et que j'y prendrais un paquet de lettres où vous trouveriez la preuve de son innocence ou de sa trahison, chose que vous tenez à éclaircir, car il paraît qu'on vous a fait des cancanes sur son compte. C'est bien cela ? n'est-ce pas ?

— C'est parfaitement cela, et comme je suis très amoureux, par conséquent très jaloux, j'ai hâte de voir ces lettres.

— Ah ! ça, mon compère, dit l'ouvrier en croisant les bras sur sa poitrine et en plongeant son regard dans les yeux de Léopold, vous me prenez donc positivement pour un imbécile ?

— Que signifie ? commença l'ex-réclusionnaire avec un mouvement de fureur.

— Ne gesticulez pas et laissez-moi poursuivre... interrompit Richard. J'étais gris... J'ai coupé tout d'abord dans votre histoire, et j'ai agi comme un bon Juocrisse, n'y voyant pas plus loin que le bout de son nez. Aujourd'hui je suis à jeun, je possède tout mon bon sens, et je débrouille vos finesses cousues de fil blanc... Vous vous êtes servi de moi pour vous approprier non des billets doux, mais des papiers sérieux, adressés à un notaire de Nogent-sur-Seine... Le paquet doit contenir des pièces importantes relatives à quelque héritage... Il s'agit peut-être de millions... Vous m'avez monté le coup, vous m'avez monté le coup, vous m'avez fait commettre un vol, la nuit, dans une maison habitée... il y va pour moi des travaux forcés à perpétuité, tout simplement, mon Dieu, oui ; et vous m'offrez six mille trois cents francs en échange du pli cacheté que M. Audouard attend !... Allons donc, mon bonhomme, vous vous en feriez mourir !

Léopold, les dents serrées, les poings crispés, avait écouté Richard sans l'interrompre de nouveau.

— Ah ! fit-il d'une voix sifflante, c'est du chantage alors ! Tu as les papiers... tu supposes qu'ils sont relatifs à une fortune et tu veux me les vendre.

— Un peu, mon neveu...

— Tu vas me les donner tout de suite, sinon...

— Sinon, quoi ?

— Je te dénonce...

Richard accueillit cette menace par un éclat de rire, suivi de ces mots :

— Ah ! vous me dénoncerez ! Allez-y ! Je serais curieux de voir cela.

— Je fais fausse route... pensa Léopold, il n'a pas peur ! puis il ajouta tout haut : Je t'en donnerai dix mille francs.

— Vous devez raisonnable, mais, dix mille francs, ce n'est pas assez.

— Combien veux-tu donc ?

— Cinquante mille.

— C'est ton dernier mot ?

— Oui.

Léopold bondit comme un chat tigre et voulut prendre Richard à la gorge pour l'étrangler.

Le jeune homme évita le choc auquel il s'attendait depuis un instant et, tirant de sa poche un revolver tout armé, il mit en joue le misérable en disant d'une voix sourde, mais parfaitement distincte :

— Un geste, un pas de plus, et je vous brûle la cervelle !

Au moment précis où il prononçait ces paroles, la porte du cabinet s'ouvrit et Vioror Béralle en franchit le seuil, en compagnie de Paul Lantier et de Zirza.

Léopold, en voyant Zirza qu'il reconnut du premier coup d'œil, devint livide, poussa un cri d'épouvante et, reculant comme en présence d'un spectre, s'accoula dans un angle de la pièce, les mains tremblantes, les yeux hagards.

— Bonjour, monsieur Fradin, lui dit Zirza en riant, je viens vous apporter vos dentelles que vous avez oubliées là-bas.

Un son rauque s'échappa des lèvres de l'ex réclusionnaire.

— Paul Péliissier est bien le meurtrier Fradin... fit Victor Béralle. Nous allons régler nos comptes.

— Et pour commencer, appuya l'étudiant en droit, rendons à cet homme son véritable nom... Il ne s'appelle point Paul Péliissier, mais Léopold Lantier, le condamné à vie, l'évadé de la prison de Troyes.

La voix du jeune homme produisit sur le scélérat pris au piège un effet étrange. Au lieu de l'anéantir tout à fait, elle lui rendit tout son sang-froid et toute son énergie. Il se redressa puis, quittant l'angle où il s'était blotti, il s'avança résolument vers les quatre acteurs de la scène que nous racontons.

— Eh bien, après ? fit-il en les regardant en face, l'un après l'autre, avec imprudence. Que je m'appelle Péliissier, Fradin, ou Léopold Lantier, c'est parfaitement moi ; et très enchanteré de faire connaissance avec mon jeune cousin.

— Taisez-vous ! commanda Paul indigné. Je vous défends de me donner ce titre, et je n'admets dans ma famille ni les voleurs, ni les assassins.

— Il faudra cependant bien m'admettre, moi... et d'autres... ricana Léopold. Maintenant, il s'agit de nous entendre... Parlons peu, mais parlons bien... Je suis en votre pouvoir, j'ai joué... j'ai perdu... Que me voulez vous ?

Le cynisme de ce gredin et sa prodigieuse audace causèrent à ses quatre auditeurs un étonnement facile à comprendre.

— Ce que nous voulons ? répliqua Victor Béralle. Mais, vous reconduire à la prison d'où vous êtes évadé.

— Très bien ! Et une fois qu'on m'aura réintégré dans la geôle, que ferez-vous ?

— Nous dénoncerons vos crimes ! s'écria Paul.

— Lesquels ?

— Nous prouverons que vous avez voulu tuer Renée au pont de Burey.

— Je ne le nie point.

— Pour supprimer en elle l'héritière de Robert Vallerand.

— C'est exact.

— Nous prouverons que vous avez fait assassiner madame Ursule Sollier.

— Parfaitement...

— Pour vous comparer d'une lettre adressée à M. Auguy, notaire à Paris, qui, en échange de cette lettre, devait remettre un pli cacheté que vous avez tenté de faire voler la nuit dernière à Nogent-sur-Seine.

— Continuez...

— C'est vous qui avez soustrait ou fait soustraire les « Mémoires » manuscrits du comte de Terrys trouvés entre les mains de votre complice tué par vous.

— C'est moi.

— C'est vous enfin qui, à Port-Créteil, avez fait boire à madame Isabelle un breuvage empoisonné.

— C'est toujours moi,

— Et vous demandez ce que nous voulons ? Vous avez entassé crimes sur crimes ! Vous appartenez à la loi et nous allons vous livrer aux juges qui vous enverront au bourreau.

— Ta-ra-ta-ta ! fit Léopold en ricanant. Vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites, mon jeune cousin, et je vais vous le prouver... Oui, j'ai entassé crimes sur crimes, mais vous savez fort bien que je ne suis pas seul coupable... J'ai des complices...

— Vous en aviez un... il est mort rue Beautreillis.

— J'en ai un autre, ne vous déplaît-il, et celui-là je vous défie bien de le livrer aux juges ! Est-ce que c'est pour moi, qui légalement ne pouvais hésiter, que j'ai voulu tuer la fille de Robert Vallerand, que j'ai supprimé madame Ursule et fait tout le reste ?... Vous savez parfaitement le contraire et, puisque vous savez mon nom, vous savez aussi celui de l'homme qui commettait et qui payait mon petit travail... Messieurs, je suis prêt à vous suivre... Conduisez-moi à la prison de Troyes. Pascal Lantier, mon digne cousin, votre honorable père, jeune homme viendra m'y rejoindre ce soir !

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! balbutia Paul en se tordant les bras. Je ne me trompais pas... Mon père était l'associé de ce misérable.

— J'en fournirai les preuves.

L'étudiant se laissa tomber sur une chaise et cacha son visage dans ses mains. Les sanglots l'étouffaient.

— Ces preuves, vous les annonçerez... dit Victor d'une voix sourde.

— Tu peux te fouiller, mon petit ! répliqua Léopold d'un ton canaille et avec un geste intraduisible.

— Vous ne prononcerez pas le nom de Pascal Lantier... poursuivit le contremaître.

— L'affaire peut s'arranger... Vous me laisserez libre...

— Cela dépend.

— De qui ?

— De vous seul...

— Je ne comprends pas.

— Je vais m'expliquer... D'ici à demain soir vous resterez notre prisonnier.

— Séquestration arbitraire, messieurs, par conséquent illégale ! Vous êtes sans mandat pour me tenir.

— Taisez-vous et écoutez-moi ! Vous allez nous suivre et nous vous conduirons dans un endroit où vous serez sous bonne garde...

— Jusqu'à demain soir ?

— Oui.

— Pourquoi ce délai ?

— Il ne me plaît pas de vous l'apprendre.

— Et ensuite ?

— Ensuite votre sort sera fixé.

Paul

—

bon ? Qu

naitre les

L'un de

Fils d'un

— J

moi qu'es

Je vous d

ser le cou

main pour

ces Jures

amour po

jure...

La v

quoique s

Elle

— J

— M

Puis,

ajouta :

— V

échapper,

ne vous tu

— So

drai parfai

esser la m

Richa

Nos c

alle du » C

Chem

frère. Ce

ressortit au

loppé de gr

groupe.

On ar

et Zirza éte

Victor

cond étage,

compagnons

— Vo

old...

— Ma

— Iou

git d'obéir.

reviendrai d

moi, s'il vou

Zirza le

— Où

— Au-

— Vou

— Ven

Une fois

— Que

— Votr

— Il ve

— Ce n

— Pour

— Pour

Zirza pc

Paul se dressa.

— Des attermolements ! s'écria-t-il avec colère. A quoi bon ? Que voulez-vous ménager ici ? La justice a le droit de connaître les complices de ce séclérat. Notre devoir est de lui livrer. L'un de ces complices se nomme Pascal Lantier... Qu'importe ? Fils d'un misérable, l'accepte la honte.

— Monsieur Paul, répondit Victor avec fermeté, c'est à moi qu'est due la capture de cet homme... Il m'appartient... Je vous demande de rester calme et, d'ici à demain soir, de pousser le courage jusqu'à l'héroïsme. Jurez-moi d'attendre à demain pour vous prononcer sur son sort et sur celui de ses complices. Jurez-le-moi sur la mémoire de votre sainte mère, sur votre amour pour mademoiselle Renée... Jurez-le-moi, je vous en conjure...

La voix du contremaître était grave et presque impérieuse, quoique suppliante.

Elle produisit sur Paul une impression profonde.

— Je vous le promets, mon ami, répondit-il ; j'attendrai.

— Merçi, monsieur Paul, et en route... fit Victor Bérallé.

Puis, s'adressant à Léopole et lui montrant un revolver, il ajouta :

— Vous, gredin, ne faites aucune tentative pour vous échapper, je vous le conseil oar, aussi vrai qu'il y a un Dieu, je ne vous tuerai pas, mais je vous casserai une patte.

— Soyez paisible... répliqua l'ex-réclusionnaire... j'attendrai parfaitement jusqu'à demain. Point ne sera besoin de me casser la moindre des choses... Allons où vous voudrez.

Richard paya sa dépense.

Nos cinq personnages quittèrent le cabinet, sortirent de la salle du « Chapeau-Rouge » et remontèrent du côté de la gare.

Chemin faisant Victor dit quelques mots à l'oreille de son frère. Ce dernier entra dans une boutique de cordier, d'où il ressortit au bout de deux minutes, portant un petit paquet enveloppé de gros papier gris. Il se mit à courir et rejoignit le groupe.

On arriva bientôt à l'auberge de troisième ordre où Victor et Zirza étaient descendus le matin.

Victor commanda une chambre. On l'introduisit, au second étage, dans une pièce assez grande où il s'enferma avec ses compagnons.

— Vous allez vous mettre au lit... commanda-t-il à Léopold...

— Mais... commença celui-ci.

— Inutile de discuter, interrompit le contremaître. Il s'agit d'obéir. M. Paul et mon frère vont veiller sur vous... Je reviendrai dans cinq minutes. Madame Isabelle, venez avec moi, s'il vous plaît.

Zirza le suivit.

— Où est votre chambre ? demanda-t-il.

— Au-dessous.

— Voulez-vous m'y conduire ?

— Venez...

Une fois dans la chambre, la jeune femme reprit :

— Que désirez-vous de moi, mon ami ?

— Votre dévouement.

— Il vous est acquis, vous le savez bien.

— Ce n'est pas pour moi que j'en ai besoin.

— Pour qui donc ?

— Pour M. Paul.

Zirza poussa un soupir.

— Pauvre garçon... murmura-t-elle, il songe à se tuer... J'ai lu sa détermination dans ses yeux.

— Il songe à se tuer, répéta Victor. Pardieu, je ne le sais que trop, mais il ne faut pas qu'il se tue ! Les fils ne sont point responsables des fautes de leurs pères. Où serait la justice, si la honte du coupable rejaillissait sur l'innocent ? Je l'empêcherai bien de donner suite à son projet de suicide.

— Qu'allez-vous tenter ?

— Le dénouement vous l'apprendra.

— En quoi puis-je vous servir ?

— En partant pour Nogent-sur-Seine par le premier train. Vous me comprenez ?

— Parfaitement... Il faut tout dire à madame Bertin, n'est-ce pas ?

— Tout, sans exception.

— Mais, Paul ?

— Rien de funeste et d'immédiat à craindre de ce côté... Il m'a juré d'attendre jusqu'à demain soir.

— Il faudra que demain, après la visite au notaire, madame Bertin et Renée soient ici ?

— Oui, c'est cela.

— Elles y seront... Je pars.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

## LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

XX

LE BAL DES DEMOISELLES DE MAGASIN.

Il parcourut le rez-de-chaussée satisfait de voir régner parmi ses employés le même ordre et le même zèle. Un reste de la gaieté de la veille restait sur les visages un peu pâles, mais l'entrain était le même.

Athanase monta au premier étage. Les jeunes filles vendaient la lingerie, les dentelles, étalaient les jupes élégamment drapées, essayaient les manteaux. Mme Barnadé renque plus âpre, plus bilieuse, par le peu de succès de ses coquetteries au bal, coquetteries aussi malheureuses que persistantes, ayant pour but de se faire demander en mariage par M. Gilles Lorient, l'inspecteur, remplissait le salon d'essayage de sa personnalité bruyante.

Elle jetait un ordre à celle-ci, un reproche à celle-là, se vengeant sur les pauvres filles de ses échecs et de son âge. En ce moment elle traitait Milie avec une dureté si grande que l'enfant levant sur elle des yeux mouillés de larmes, lui répondit d'une voix entrecoupée par une toux sifflante :

— Ayez un peu pitié de moi, madame, il me reste si peu de temps à vivre !

Clotilde s'élança vers Milie qu'elle prit dans ses bras.

— Veux-tu te taire, dit-elle, à mon tour tu me ferais pleurer. Nous te sauverons, j'ai mon plan, tu partiras pour Rome...

— Vous rêvez, Clotilde, mon bon ange : si je partais ainsi au rotour ma place serait prise...

— Non, répliqua Clotilde, M. Besnard vous la garderait.

— Vraiment, fit aigrement Mme Barnabé, les services de mademoiselle sont assez précieux pour qu'il soit impossible de s'en passer. La vente s'arrêterait si elle n'était plus là ! C'est d'une outrecuidance ! Comme si, d'ailleurs, M. Besnard s'occupait de celles qui entrent et de celles qui sortent ! Est-ce pour rien qu'il a un chef du personnel ? Allez, petite pécore, il me suffirait de dire un mot pour que vous soyez renvoyés.

— Ce mot, madame, vous ne le direz pas ! s'écria Clotilde.

— Je n'oserais pas peut-être ?

— Ce serait une mauvaise action.

— Peut-être espérez-vous contrebalancer la juste confiance que j'inspire. Cependant je ne vous conseille pas trop de vous enorgueillir de votre triomphe. Il vous a créé ici autant d'ennemies que vous avez de rivales.

— Quelles rivales ? demanda Clotilde, et que voulez-vous dire avec ce que vous appelez un triomphe ?

— Oh ! vous me comprenez assez, mademoiselle ; monsieur Besnard a dansé avec vous, au mépris des traditions de la maison, et vous croyez sans doute que vous allez devenir toute-puissante ici, mais monsieur...

Mme Barnabé n'acheva pas, une main venait de se poser sur son bras, et une voix lui dit à l'oreille :

— Un mot de plus et vous quittez la maison dans une heure.

Milie sanglotait renversée sur une chaise.

— Méchante ! méchante femme ! répétait elle.

Ce fut vers la pauvre enfant que s'avança Athanase Besnard.

— Le docteur Chaumas s'intéresse grandement à vous, mademoiselle, dit-il ; hier nous avons pris tous les arrangements nécessaires pour votre voyage en Italie. Vous en reviendrez bien portante, fraîche et belle ; alors vous retrouverez une place dans ma maison. Non point la même, car je ne veux pas que vous pleuriez ni que vous ayez besoin d'être consolée.

Puis se tournant vers Clotilde :

— Je vous remercie de m'avoir défendu, mademoiselle, dit-il avec une gravité douce.

Mlle Gualbert rougit légèrement, puis elle essuya les yeux de Milie.

— Que te disais-je, l'air de l'Italie te sauvera, ma pauvre belle ! Tu ramèneras en France une jeune femme plus malade que toi. Il te faudra non pas seulement soigner son corps affaibli, mais son esprit malade, son cœur troublé. Tu la consoleras car tu la verras pleurer. Tu m'écriras souvent, et tu compenseras le chagrin de ne plus me voir, en songeant que tu fais le bien là-bas.

— Chère ! chère Clotilde, dit Milie. Je ferai tout ce que vous voudrez, hors d'aimer cette Barnabé plus mauvaise que les harpies. Elle n'a donc jamais été triste pauvre et malade ? Elle n'a donc pas de cœur ?

— Il faudra lui pardonner, Milie, et de tout votre cœur encore.

— Je pardonnerai pour l'amour de vous.

— Non, Milie, pour l'amour de Dieu.

Le soir elles quittèrent ensemble le magasin. Clotilde ramena Milie chez elle, rassembla dans une malle tous les effets de la jeune fille, écrivit une longue lettre adressée à la princesse Mercedes Ypsolani, et il fut convenu que le lendemain Milie prendrait le chemin de fer qui devait la conduire à Rome.

Elles pleurèrent toutes deux en s'embrassant au moment où Clotilde la quitta pour se rendre au magasin. Mme Paulin s'était chargée de l'accompagner au chemin de fer.

Athanase apprit ce départ par un mot du docteur Chaumas.

Pendant une semaine le propriétaire des « Deux-Mondes » ne quitta pas son appartement. Il souffrait d'une maladie étrange. Une fièvre lente ne le quittait pas. Un souvenir le hantait. Décidément il allait tomber malade.

Se rendait-il un compte exact de ce qui se passait en lui ? Voulait-il lutter encore ? Espérait-il vaincre dans cette lutte inégale. Il tenta de dominer un penchant impérieux, de chasser une image trop vivante et trop chère, puis quand il se sentit réellement brûlé par la fièvre, brisé de corps et d'âme il fit appeler le docteur Chaumas.

— Ah ça ! demanda le docteur, vous vous avisez d'être malade !

— Ce dont j'enrage ! répondit Athanase.

— Où souffrez-vous ?

— Au cœur, à la tête : j'entends une voix toujours la même ; je vois de grands yeux, les mêmes aussi ! Il doit y avoir un remède à ce que j'éprouve, enseignez-le moi, appliquez-le moi. Je me trouve absurde, et je suis encore plus malheureux.

— Ah ! fit Chaumas, du ton doux d'un docteur qui vient d'entendre une partie de la confession de son malade, et après...

— Après, cela ne vous suffit donc pas ?

— Non ; vous me révélez l'effet, j'ai besoin de connaître la cause.

— La cause ! la cause ! Eh bien ! c'est votre faute, docteur.

— Si vous êtes malade ?

— Oui, si je rêve tout éveillé, si je me prends maintenant à me créer un bonheur nouveau ; s'il me semble que je ne saurais plus vivre sans voir à mes côtés une jeune femme meilleure encore que belle, sans entendre sa voix harmonieuse, sans lire dans son regard, sans me laisser guider par sa raison, éclairer par sa foi, attendrir par sa bonté.

— Eh bien ! mais cette maladie-là ne ressemble pas absolument à une névrose. Vous sortez de ma spécialité, mon cher.

— Tenez, ne raillez pas, docteur. Je suis fou, et je suis malheureux, cela doit vous suffire.

— Vous aimez Mlle Gualbert ? demanda Chaumas.

— Je l'aime.

— Eh bien ! mon ami, je ne puis rien à cela, moi ! c'est votre affaire.

— Vous pouvez tout, au contraire. Elle vous écoute, elle vous croit. Dites-lui que ma vie lui appartient, dites-lui.

— Rien de tout cela ! Je vous crois honnête homme, elle est la meilleure et la plus sage des filles. Consultez vous et prenez une résolution. Mais commencez par vous guérir, morbleu ! et pour cela il vous suffira de calmer une tête volcanique, et un cœur qui bat trop fort. Nous trouverons bien ensuite le moyen de vous rendre un peu de confiance dans l'avenir.

— Docteur, un mot, un mot encore !

— Rien ! du calme, et beaucoup de confiance en moi ! N'êtes-vous pas déjà soulagé d'avoir confié à un ami le mal dont vous souffrez ? Le temps se chargera du reste !

Et serrant la main de son malade Chaumas le quitta.

## XXI

## CHEZ LUOULLUS.

Depuis qu'il était revenu à Paris, Jean Débâcle vivait d'une étrange manière. Après avoir besogné trois jours, il ne rentrait plus au chantier que la semaine suivante.

Le peu qu'il recevait suffisait à le faire vivre. Il cessa pendant un certain temps de fréquenter les cabarets, et parut se livrer à une œuvre ténébreuse. On surprit plusieurs fois entre ses mains un carnet gris-seux rempli de noms et d'adresses. A la suite de chacun de ces noms se trouvait jointe une note relative aux événements qui précédèrent la Commune, et à ce qui se passa pendant ces mois néfastes.

En face de quelques-uns de ces noms une lettre rouge, brutalement soulignée, indiquait que Jean Débâcle attachait au personnage une importance mystérieuse. Le carnet s'emplissait lentement, progressivement. Il était rare qu'à la fin d'une journée employée à vaguer dans les rues de Paris, l'ancien déporté ajoutât pas un nom à cette liste déjà longue.

Langlois lui demandant un jour à quoi lui servait ce carnet.

— Mon vieux, lui répondit Jean Débâcle, chacun de nous devrait en rédiger un semblable. Regarde ces noms-là, fais un effort de mémoire et souviens-toi... Celui-ci, avocat de talent, pressé d'arriver, trouva bon de se servir de la sainte canaille, et la monta jusqu'à ce qu'elle rugit comme les tigres, puis la lâcha démuselée.

Le peuple apprit son nom comme celui d'un protecteur et d'un ami ; mais quand la bête, des griffes et des dents eut fait son carnage, l'avocat prudent la poussa du pied jusqu'au baignoire... Celui-là doit être châtié... Cet autre, journaliste haigieux, avido de plaisirs, s'est démocratisé pour nous tromper mieux.

Il a mis ses parchemins dans sa poche, il a chanté les droits de l'homme ; dans un numéro de son journal qu'on imprimait alors sur une feuille rouge qu'on eut dite trompée dans le sang, il nous encourageait à piller les églises et à brûler Notre-Dame... Il nous répétait que Dieu n'existe pas ! Mais quand l'orage a été passé, il est revenu, et se fait appeler monsieur le marquis...

Nous le retrouverons... Celui-ci m'a payé pour incendier la maison d'un homme qu'il haïssait... Cet autre s'est fait mon complice dans un vol audacieux ; je suis allé en Calédonie, on le regarde comme un honnête homme... Les lettres rouges que tu vois indiquent autant de sentences de mort. Je ne finis point la tâche, je la commencerai... Le carnet passera ensuite de main en main jusqu'à ce que le peuple se soit vengé de ceux qui le trompent.

— Tu en as assez de la vie ?

— J'en ai trop ! Vois-tu, jadis, quand j'étais ouvrier, bon travailleur, j'ai été heureux. Ma femme, une brave créature, m'avait donné trois petites filles et nous les aimions comme deux fous.

Le jour où j'ai écouté les parleurs de clubs les enfants ont eu faim ; ma femme s'est détachée de moi ; je suis devenu pareil à une bête féroce, et j'ai voulu oublier que j'avais eu un foyer et une famille, comme la mère et les petits ont dû à leur tour oublier qu'il existait sur la terre brûlante, loin, bien loin, un homme qui était son mari, un misérable qui était leur père... Je les ai cependant cherchés au retour. J'avais besoin de les revoir, et peut-être à ce moment aurais-je demandé pardon... Je ne les ai pas trouvés. La misère les a tués sans doute.

Et puis, quand j'y réfléchis, je ne regrette point d'ignorer ce qu'elles sont devenues ; le courage m'aurait manqué. J'ai mon œuvre de haine à accomplir... Avant de la commencer, je te remettrai ce carnet-là.

C'est le premier de la liste que je me réserve ; charge-toi du second, et qu'il passe ainsi de main en main, afin d'apprendre à ceux qui se font un jeu de nous pousser en avant que nous savons nous venger des faux frères.

Je ne commencerai pas par tuer, cependant. Je m'expliquerai, j'entendrai les raisons. Je chercherai la vérité, mais si cette vérité ne m'apparaît pas ; si on essaie de me tromper encore, je serai sans pitié cette fois, parce que je ne suis plus crédule.

Débâcle remit le carnet dans sa poche et se leva.

— Un verre de vin, lui dit Michel Moreau.

— Du vin ! Il me troublerait la tête. Je ne bois plus que de l'eau. Quand on poursuit un but, vois-tu, bon ou mauvais, il faut savoir accepter toutes les privations ; j'irai jusqu'à la faim, s'il le faut. On ne m'entortillera plus.

Ce n'est pas moi qui me laisserai prendre aux banquet patriotiques du retour, où des souscripteurs qui nous redoutent nous paient du vin et de la salade en attendant les toasts de la fin ! Qu'ont-ils fait en somme pour tous ceux qui arrivent de là bas ? Rien ! La moitié de mes compagnons de misère crèvent de faim. On les arrête pour vol et pour vagabondage. C'est lâche et honteux ! Il faudra que cela change, vois-tu, il le faudra !

Michel Moreau secoua la tête.

— Nous avons été trompés, soit ! Je le sais aussi bien que toi ! Le vin fut amer et nous l'avons bu ! Mais il me semble qu'il serait bon de laisser derrière toi les malheurs passés. Nous avons encore les bras solides, travaillons. Défions-nous à l'avenir de ceux qui se disent nos amis, mais laissons-les pour ce qu'ils sont, de faux frères !

— Ainsi, tu ne songes pas à te venger ?

— J'ai retrouvé ma femme... répondit Michel Moreau.

— Et elle t'a endoctriné.

— Elle m'a pardonné... fit Michel Moreau, en baissant la tête,

— Alors les amis ne peuvent plus compter sur toi ! c'est connu ! Finalement, un homme qui tombe sous la coupe de sa femme. Mais si tu lui es revenu, si elle te mène, comment es-tu ici, au cabaret, au lieu d'être au chantier ?

— C'est que je suis lâche, vois-tu, je le comprends, et l'habitude l'emporte. Depuis mon mariage, sauf les deux premières années peut-être, je me suis conduit comme un chepan avec Rosalie. J'en ai fait un martyr. Injurée, battue, elle ne m'a cependant fermé ni sa porte ni son cœur. Durant la Commune, je l'ai trouvée priant dans les églises que je profanaie. Lors de l'entrée des soldats de Versailles, elle essaya de me sauver.

Pendant les dix années passées là-bas elle ne cessa de m'écouter. Au Havre elle m'attendait avec deux jeunes filles, mes enfants ! Je suis rentré à la maison comme un voyageur. On n'a pas paru s'y souvenir que je suis un coupable. J'ai promis de travailler ; je manque souvent à ma promesse ; jamais on ne me reproche rien. Ma femme reçoit l'argent que je lui apporte et s'en contente. Jamais elle n'a exigé de moi qu'une seule promesse ; celle de ne plus me mêler de politique. Je la tiendrai.

— Ainsi tu n'es plus de la bande ?

— Non, répondit Michel Moreau.

— Je n'ai pas besoin de te demander le secret ?

— J'ai oublié ce que tu m'as dit.

Débâcle remit le carnet dans sa poche et se leva.

— Peut être finiras-tu par dire tes prières comme ta femme.

— Cela se pourrait bien.

Jean jeta son verre sur la terre avec tant de violence qu'il se brisa.

Deux ou trois échecs de ce genre ne l'empêchèrent point de suivre son but. Pour un ancien camarade d'exil qui sentait le repentir germer en lui au contact d'une femme pieuse et bonne, sous l'influence d'une pitié apostolique, le plus grand nombre poursuivait la chaîne interrompue des rêves mauvais, des projets néfastes.

Un grand nombre accepta le legs du carnet funèbre, et Débâcle put enfin se dire un jour qu'il comptait dans Paris assez d'hommes résolus à tirer vengeance de ceux qui les avaient lancés dans la voie de l'erreur et du crime, pour oser commencer ce jeu terrible où la mort devait gagner toutes les parties.

Depuis les heures sombres où la société outragée fit leur procès aux communards, Débâcle avait un objectif : — Valgras — celui là, après s'être mis à la tête du mouvement, abandonnant ceux dont il s'était servi, changea de peau, d'allures et de langage.

Dans le torrent fougueux de la révolution, il avait recueilli assez de pépites d'or pour respecter désormais cette propriété que jadis lui aussi considérait comme un vol. Riche autant que le roi d'un petit Etat, ayant eu l'art de se faire croire indispensable, il comptait non pas seulement des partisans mais des sectaires, il lui arriva plus d'une fois de balancer l'autorité même de l'Assemblée.

Quand il devait porter la parole, les tribunes de la Chambre étaient prises d'assaut. Chacun de ses discours devenait un événement. Ceux qui ne l'aimaient pas le redoutaient. On le considérait en général comme un colosse politique. Peut-être ce colosse gardait-il des pieds d'argile, mais peu importait si nul ne voyait venir la pierre capable de le renverser de son piédestal. Cette pierre descendrait pourtant. D'où, nul ne le savait, mais il faut attendre une justice.

Jean Débâcle s'était chargé du règlement de comptes de Valgras.

Il avait résolu cependant de ne point le frapper avant de l'avoir pressé de changer de conduite à l'égard du peuple, ce peuple qu'il entraîna dans un abîme, et dont il semblait si peu se soucier aujourd'hui.

Le misérable se croyait des droits de justicier.

Quand le carnet fut rempli, qu'il trouva son œuvre mûre, il s'occupa d'exécuter ce qu'il avait résolu.

Valgras ne se cachait point ; il habitait un hôtel semblable à un palais, et y menait cette vie molle, luxueuse et remplie de tous les raffinements des voluptés, qui fut celle de Barras. On racontait des merveilles de la splendeur de son aménagement, des raffinements de son élégance sybarite.

Il avait enlevé son cuisinier à un prince.

Nul ne donnait à Paris des dîners semblables à ceux de ce Lucullus de la République.

Ceux qui comprenaient son ambition sans bornes, et qui voulaient peindre en lui d'un seul coup, cet affamé du pouvoir suprême, et ce raffiné d'une société en décadence, l'appelaient Lucullus.

Il riait de tout : des articles élogieux et des attaques des petits journaux ; mais quand une feuille autorisée, s'appartenant, et gardant sa liberté, s'avisait de critiquer sa politique, et perçait à jour ses intentions, Valgras après être entré dans de formida-

bles colères, recourait au dernier moyen. Il achetait la propriété du journal.

Dans sa main puissante se trouvait déjà une grande partie des feuilles parisiennes. Il en créait pour tous les sexes et pour tous les âges. Les femmes s'abonnaient à son journal de modes populaire, élégant, dans lequel se glissaient les idées républicaines ; les enfants trouvaient dans les mêmes bureaux un journal amusant, orné de gravures ; le père des feuilles graves discutait à un point de vue personnel les affaires du pays.

Autour des feuilles périodiques se groupaient les livres : toute une bibliothèque embrassant l'art, l'histoire, la nature. Le rempart dont Valgras s'entourait commençait à devenir formidable. Il aurait suffi d'un mouvement pour faire de lui un président, un consul. Peut être comme Cromwell avait-il rêvé plus encore.

L'hôtel de Valgras devait ce soir-là s'emplier d'un groupe d'amis chers au maître. Toute sa cour y serait au complet : car il avait sa cour, ses thuriféraires, ses poètes et ses esclaves. Sa puissance charmeuse était grande.

Plus d'un qui l'abordait en adversaire le quittait subjugué. On recherchait ses invitations dont il se montrait généralement prodigue.

Il pouvait être cinq heures du soir. Valgras travaillait dans son bureau. Depuis le matin l'hôtel s'emplissait de mouvement, de bruit ; des commissionnaires chargés de fleurs, des domestiques d'extra allaient et venaient traversant la cour de l'hôtel, montant et descendant les escaliers.

Un étranger pouvait donc sans être remarqué s'introduire dans l'hôtel. Une fois dans le vestibule il gravissait l'escalier, et les portes des salons étant ouvertes, il devenait facile d'arriver jusqu'au maître.

Depuis midi, Jean Débâcle rôdait dans les environs. Le jour marqué par lui était venu.

Il fallait agir, avertir l'homme, lui demander justice, lui faire jurer que désormais il s'appliquerait à réparer le mal commis, et qu'une partie de cette fortune acquise grâce aux agitations politiques qu'il avait fomentées serait employée au soulagement des orphelins et des veuves.

Jean Débâcle ne comptait rien revendiquer pour lui.

En cela il gardait une sorte de grandeur sauvage.

Au moment d'entrer il hésita pourtant. Par trois fois il s'éloigna, revint, puis prenant subitement son parti, il pénétra dans la cour, gravit les quelques marches placées sous la marquise de cristal, et pénétra dans le vestibule.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883 — No 172.

#### INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui (12 octobre 1883) — les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même une file complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE. Editeurs,

Boite 1936, Bureau de Poste.

No. 17 Rue Taschere Montréal.